

Lecture prononcée à l'Institut Canadien-Français à Montréal le 13 Nov. 1863, par B. A. Testard de Montigny ex-zouave Pontifical.

Mesdames et Messieurs,

Je n'ai jamais autant senti la difficulté de remplir une promesse que lorsqu'il s'est agi de choisir un sujet digne de cet auditoire. Parler de mes voyages, je ne pouvais que répéter beaucoup de relations. Faire la description des pays que j'ai visités j'aurais craint de vous ennuyer. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques choses de fort intéressant. A Paris, par exemple, je ne dirai pas comme cet Anglais: que ce que j'y ai vu de plus curieux était de m'y voir. Il y a certainement en Angleterre des choses magnifiques à décrire et je me garderai bien de prétendre comme ce Marseillais qui disait avec son accent du midi: "Tron de l'air, mon bon, sais tu qu'il n'y a rien d'aussi beau dans la Grande Bretagne comme à Marseille! La chose la plus intéressante que j'y aie vue sont des petits gamins de dix ans qui parlent parfaitement l'anglais." Non, Messieurs, il y a dans les vieux pays, comme vous le savez, quelque chose de plus intéressant à voir; mais les tableaux de la vieille Europe ont été touchés par tant d'habile pinceaux. J'étais donc fort embarrassé, mais après tout j'ai considéré que le choix de mon sujet ne pouvait toujours pas être plus mauvais que le choix de celui qui le traite et je me suis hardiment décidé à faire "quelques petites esquisses de la vie militaire," le sujet ne saurait être très sérieux, aussi je puis dire comme le vieux Rollin: Comme le petit ruisseau je serai clair parce que je serai peu profond. Heureux, Mesdames, si ce petit ruisseau, imprégné du parfum des belles fleurs qui se trouvent dans ce parler, il peut se répandre dans la campagne et être accueilli avec bienveillance.

J'étais en Europe à voyager un peu en jeune homme. J'admirais tour à tour Londres et son commerce, Paris et ses amusements, la Suisse et sa belle nature, la Hollande et ses dunes, la Belgique et sa culture, l'Allemagne et ses sciences, lorsque tout-à-coup un cri lugubre sorti de la poitrine de quelques braves mourant en héros dans les plaines de Castelfidardo, vint jeter le deuil dans plusieurs familles de notre catholique mère-patrie. Les fils de la France ou coulait encore le sang de leurs nobles aïeux se rappelant de leurs blasons et de leurs devises, s'arrachèrent de leurs plaisirs pour courir en Italie. Je fus du nombre, Messieurs. Nous allâmes nous jeter au pied du Vatican pour former de nos corps un rempart contre les flots écumeux de la révolution. Heureux aurions nous été de laisser notre vie dans un des sillons de cette vieille terre qu'à arrosé le sang de tant de héros, ou de mourir en protestant à la défense des portes sacrées confiées à la garde du Grand Pontife. Mais à nous n'a pas appartenu ce bonheur; nous avons eu tous les ennuis de la guerre sans en avoir la gloire, car il est un dicton bien vrai: c'est que le jour de fête du soldat, c'est le jour de la bataille. Oui, Mesdames, vous ne sauriez le croire; mais quand on est soldat, c'est une nécessité de se battre, surtout soldat volontaire et pour la cause que nous allions défendre; vous le comprendrez dans la peinture que je vais essayer à vous faire de la vie militaire.

Le jour de mon arrivée à Rome, j'étais soldat. Nous étions casernés dans une église qui ne servait plus au culte, près de St. Jean de Latran; c'était au mois de janvier et les nuits surtout sont bien froides en Italie.

Du feu, le militaire n'en voit qu'à la cuisine. Nous couchions sur des espèces de hamaes, reufs complètement de leur couverture. Je vous l'avoue, Mesdames, je n'eus jamais tant regret d'avoir fait une bonne action que pendant les deux premières nuit que je passai à greloter. Mais ce qu'il y a de plus pénible c'est cette obéissance passive, cette abnégation de sa volonté. Le moindre caporal va commander les choses les plus ridicules, il faut obéir sans raisonner. Je ne saurais mieux vous faire connaître cet état du soldat qu'en vous rapportant quelques mots de notre colonel qui certes s'y connaissait. Bee-de-Lièvre, ancien capitaine de discipline en Afrique était l'homme qu'il fallait à un bataillon appelé à rendre des services immédiats. Le 2ème soir de mon engagement, le clairon sonne l'assemblée; j'aperçois un homme peu haut de taille, grande barbe noire, à l'air martial. Le Colonel! Messieurs, nous dit-il. J'arrive des frontières; vos amis se sont battus. Il se sont distingués comme à l'ordinaire. Vous allez partir et en faire autant. Vous savez quels sont les devoirs du soldat: c'est d'obéir. Ainsi, Messieurs, pour lui, les devoirs du soldat se résument dans ce mot: c'est d'obéir.

L'existence du soldat se divise en deux parties: la vie de garnison et la vie de campagne. Nous logions généralement dans les corridors de couvents dont les moines étaient dans les cellules. Un peu de paille sur la brique; le hâvre-sac pour oreiller, voilà qui vous paraîtra pénible. Et bien oui, dans tous les cas c'est passablement dur; mais on s'habitue facilement à ces choses là. Si vous voyiez quelle gaîté règne toujours dans une caserne, riant, chantant, fumant et travaillant, jamais le temps de réfléchir sur son sort. Affranchi de toutes ces exigences du monde, ne pensant jamais au lendemain, sans soucis, enfin; une pensée jetée dans le lointain, un mot d'amour souvent lancée à la mémoire d'une absente, le mot pour rire: voilà le soldat.

Le matin, à cinq heures, la diane sonne. Nous nous mettons à l'œuvre. Il faut cirer ses souliers, son ceinturon et les courroies du hâvre-sac, blanchir ses guêtres, jaunir ses molletières, astiquer sa carabine, le fourreau du sabre et les plaques de cuir. A sept heures trois ou quatre heures d'exercice. A dix heures le clairon fait entendre un de ses sons les plus harmonieux: c'est la soupe; chacun d'un air joyeux se précipite à la cuisine au grand désespoir du cuisinier. C'est un aspect ravissant, Messieurs, qu'une caserne à l'heure de la soupe. Chacun est assis comme il le peut; la table: ce sont les genoux. Dans une gamelle en pur fer blanc, maintenue dans l'équilibre par la main gauche, la main droite plonge une cuiller qui souvent appartient au voisin; elle en retire d'abord un ragoutant morceau de bœuf bouilli. Afin que l'odeur et la vue excitent l'appétit les plus gourmets ont l'habitude de l'exposer sur le couvercle de la gamelle et avec un appétit de cinq heures de travail ils savourent à longs traits les succulents débris d'un feu choux ou d'une défunte carotte. Après cette entrée, on arrive à l'entremet; mais comme le soldat est généralement d'expédition il réunit ensemble toutes les parties du diner et c'est alors que prenant son pain distribué du matin, changeant sa cuiller avec le couteau du voisin il emprisonne sous le pouce gauche cette malheureuse partie d'un bœuf qui quelques jours auparavant paissait tranquillement dans les gras pâturages de la fertile Italie.